Kléber HAEDENS : Le fils du Crédit Lyonnais incendie la bourgeoisie

LES livres de « Mémoires » amusent toujours lorsqu'ils mettent en scène de façon très malicieuse des personnages bien vivants. On s'amusera donc beaucoup en lisant « La Bourgeoisie qui brûle » (1), un gros volume où André Germain raconte ses turlupinettes et ses grandes amours et fait passer lestement de page en page la ronde de ses amitiés mondaines et littéraires. André Germain est le fils d'Henri Germain, qui fonda le Crédit Lyonnais, en 1863, et à qui Thiers, puis Gambetta, offrirent le ministère des Finances. Un jeune romancier, Michel Déon, vient de le prindre sous les traits d'une vieille marquise internationale dans un roman délicieux : « Je ne veux jamais l'oublier ». Depuis des années, André Germain a quitté Paris et il promène accuellement ses curiosités mélancoliques dans les palais vénitiens. Mais, dans son livre, c'est son Tout-Paris familier qu'il retrouve. On peut affirmer qu'il n'est pas tendre avec les belles dames aux noms velouté par l'Histoire dont il reçut les confidences. André Germain, la plume entre les dents, fait figure d'un vrai terroriste de salon.

Comme critique littéraire, il a des idées ingénieuses. Ainsi, il divise les écrivains contemporains en deux groupes principaux : il y a ceux dont le nom commence par un B et ceux dont le nom commence par un M. Dans le premier groupe, on a moins de talent, mais on sait mieux flatter la Vénus populaire, et les tirages sont souvent plus confortables. Exemples : Bourget, Bazin, Bordeaux, Benoit. Dans le second groupe, la valeur est moins discutable. Exemples : Mauriac, Morand, Montherlant, Malraux, etc. André Germain n'aime guère Paul Bourget. « Il s'est condamné, dit-il, à être un mauvais romancier. Il fut perdu par le désir de s'acheter un habit, plus tard un cheval, plus tard encore une automobile. » Cependant, Paul Bourget est sur le point de redevenir à la mode. On connaît l'article où Cecil Saint-Laurent découvrait une paternité très curieuse entre Paul Bourget et Jean-Paul Sartre. François Mauriac, qui ne veut se laisser distancer par personne, vient de célébrer les quatre-vingt-dix-neuf ans de Bourget, à seule fin de ne pas être en retard pour le centenaire. Aux jeunes gens intrigués qui vont découvrir « Cruelle Enigme », on peut dire tout de suite que le vertueux Bourget leur apprendra comment il faut faire pour séduire les femmes mariées et à quel point on frissonne en aklant dissimuler des amours coupables dans les hôtels de Folkestone. On ne sait pas encore si les générations futures en feront leur profit.

Coteaux du Médiocre

S'il méprise Paul Bourget, André Germain déteste Henry Bordeaux. Il lui trouve « l'air d'une punaise majestueuse ». « Littérairement, dit-il, il a fondé l'une des meilleures firmes de l'époque. Sa valeur provinciale était, naguère, considérable. Elle se maintient encore... Il a de grosses rentes et un solide château. Seule l'attriste la défection des catholiques, qui ont fini par voir en lui un exploiteur des choses saintes. » Et André Germain rappelle voluptueusement le cruel surnom : Bordeaux ou les Coteaux du Médiocre.

Pour Pierre Benoit, l'incendiaire de la bourgeoisie se montre plus aimable. Il lui trouve de la truculence et, dit-il, « ses ruses, ses excès amoureux, ses goinfreries fastueuses et ses beuveries lyriques ont atteint à la grandeur ». Il n'y a rien de plus joli à voir (affirmait autrefois Pierre-Mac Orlan) que Pierre Benoit lorsqu'il dispute une course cycliste sous les couleurs de son club. André Germain n'est pas sensible à ces gracieux exploits sportifs, et il ne peut se retenir d'évoquer l'accusation de plagiat qui pesa sur « L'Atlantide ». On assurait alors que le roman de Pierre Benoit n'était pas autre chose que le décalque du célèbre roman de Rider Haggard : « She ». Pierre Benoit s'en tira en prouvant qu'il ne savait pas l'anglais. Mais il venait d'avoir le Grand Prix du Roman de l'Académie Française. Très inquiet, il alla voir le secrétaire perpétuel de l'Académie et fondit en larmes en offrant de rendre l'argent du prix. Les cœurs académiques s'émurent et, dix ans plus tard, Pierre Benoit portait l'habit vert et l'épée ciselée, avec la rigole pour le sang. « Il n'avait guère plus de quarante ans, dit André Germain. En s'unissant à lui, l'Académie Française, dont les autres maris avaient généralement de soixante-dix à quatre-vingt-dix ans, crut épouser un bébé. Les généraux fatigués, les branlants évêques, les amiraux cacochymes et les littérateurs retournés à l'enfance qui, selon les cruelles descriptions de Claudel, forment le personnel du Palais Mazarin, se sentirent, soudain, tout ravigotés. » On ignorait que les voûtes austères du Crédit Lyonnais pouvaient abriter une pareille école d'irrespect.

André Germain a, malgré tout, des admirations profondes et sincères. Ainsi, l'œuvre d'André Gide lui paraît considérable. Mais l'homme l'a déconcerté. Il lui trouve une sorte de rude bizarrerie tout à fait incompréhensible, et il raconte que Gide, à vingt ans, se promenait, à Montpellier, dans le jardin de la famille Valéry en répétant : « Je suis hypocrite et compliqué. » André Germain, un peu effrayé, a vu Gide lancer un regard hérétique et méchant sur un archevêque qui passait, suivi de trop dévôts chanoines. Quelques instants plus tard, Gide se mêlait avec délices à une bande de garnements pouilleux qui tiraient une barque sur un lit de vase. C'est André Germain qui a loué, pour tout un été, le ravissant château de brique rose, à Etretat, où Gide avait passé « sa très mystérieuse nuit de noces ». Gide voulut revoir le château, mais il traita André Germain avec si peu d'égards que celui-ci l'installa dehors, sur un banc, et ne lui permit pas d'entrer. Les amitiés littéraires n'ont pas fini de nous étonner.

Le gamin Barrès

« La Bourgeoisie qui brûle » renferme une étonnante galerie de portraits de femmes, dont quelques-unes furent célèbres et dont la plupart le sont encore. Nous assistons, bien entendu, à l'apparition étourdissante de Cécile Sorel. « Le plus grand Italien et le plus grand Français — d'Annunzio et Barrès — se la disputaient alors, dit l'auteur, ou plutôt cette planturesse et méthodique personne leur distribuait les quelques loisirs que de graves et permanentes obligations lui laissaient. Distraire d'Annunzio, alors si allègre et si jeune, était chose facile. Mais cérider Barrès ! Elle seule pouvait y parvenir. « C'est un gamin », affirmait-elle, de l'Académicien, que tant de nobles fièvres consumaient, et, désignant avec impertinence le magnifique qu'elle avait hérité de Mme Du Barry, elle ajoutait : « Il est souvent bête. »

André Germain s'est toujours plu à inviter dans ses diverses demeures des personnages exceptionnels, dont il attendait des exploits. C'est ainsi qu'il réunit à dîner la comtesse de Noailles et Colette, qui s'admiraient mutuellement. « Après le dîner, dit-il, Mme de Noailles, fatiguée, s'était allongée sur le canapé du salon. Colette, qui a jadis brillé au music-hall, éprouva le besoin de nous montrer ses talents. A cinquante ans, ils étaient merveilleusement intacts. Elle grimpa, si je puis dire, sur Mme de Noailles ou, du moins, au-dessus d'elle. Elle rendit une sorte d'autonomie à ses seins, comme à ses bras et à ses jambes, et elle nous prouva, par les plus audacieuses performances, la liberté qu'ils avaient gardée. Mme de Noailles était, pour une fois, totalement surpassée, totalement supplantée. Un peu agacée, elle voulut démontrer que rien ne lui était étranger, pas même le déhanchement. Elle se releva, monta à son tour sur Colette, et agita ses bras en l'air, avec de louables efforts qui n'avaient rien de très sportif. Quelle singulière soirée ! »

Ce n'est pourtant pas la plus singulière du livre. Ainsi, il faut lire les pages où André Germain, avec une terreur rétrospective bien délicieuse, raconte son mariage avec la fille d'Alphonse Daudet. Mais ce qu'il y a peut-être de plus extraordinaire dans l'ouvrage, c'est l'évocation d'une Europe disparue, une Europe frivole, héroïque et fantasque, l'Europe de d'Annunzio. Nous voyons alors revivre des femmes étranges, qui assistaient aux répétitions de théâtre un thyrse de lys à la main. C'était l'époque où l'on donnait des soirées peuplées de danseurs venus des Indes ou de Colchide, où l'on écrivait son adresse sur des pétales de rose, où Barrès était reçu chez une femme par un âne blanc d'Egypte, qui lui donnait sur le front des coups de sabot doré. Alors, la baronne Deslandes vivait entre son crapaud, sa licorne et ses deux biches de bronze, sorties de la Chine médiévale, et nourrissait de perles son crapaud. Pour reconquérir d'Annunzio, l'impétueuse Donatella se faisait femme-lockey et faisait des chutes retentissantes avec un des Accaccia. André Germain évoque ces temps et ces personnages presque légendaires avec une grâce qui va rarement sans perfidie. Mais son livre restera comme un brillant témoignage sur cette « Europe enfantine », dont tous les enchantements se sont évanouis.

(1) *SUN*, éditeur.

FRANÇOISE GIROUD : Robert Lamoureux a gagné des millions en disant du mal de sa belle-mère (qu'il adore)

TRENTE ET UN ANS, une jolie petite gueule tendre de Parigot, la réplique qui part en flèche et de l'ambition à s'en faire mourir, voilà comment se présente Robert Lamoureux dont on attend cette semaine, avec curiosité, les débuts de comédien dans *La P'tite Lily*.

Complètement inconnu il y a deux ans, il est aujourd'hui « celui qui monte », l'homme qui a fait rire aux larmes le président de la République, l'une des vedettes les plus écoutées de la Radio et le partenaire d'Edith Piaf dans la pièce de Marcel Achard.

D'un bond, il a sauté dans les étoiles. Maintenant, il s'agit d'y demeurer.

Quand il se penche de là-haut sur son passé, il se revoit comptable à Colomb-Béchar ou employé de la Météo à 8.000 francs par mois, et il frémit de joie. Mais quand il lève le nez, il voit Maurice Chevalier, Charles Trenet, Yves Montand (qui, entre parenthèses, présente en ce moment un tour de chant éblouissant), et il frémit d'impatience.

C'est une curieuse histoire, celle de Robert Lamoureux. Une histoire à faire penser tous ceux qui ont quelque chose dans le ventre, rien dans les poches et des rêves plein la tête.

Il y a deux ans, sa femme disait :

— Si seulement on pouvait prendre un jour le métro en première !

Aujourd'hui, ils ont chacun leur voiture : elle, une Citroën ; lui, une Ford-Vedette.

Sept ans devant une vitrine

A le voir, à l'entendre, quand il chante : *Papa, maman, la bonne et moi*, on le prendrait facilement pour un aimable Français moyen, sorti tout droit d'une émission de Jaboune sur « Les bons petits gars de chez nous ».

A le voir, à l'entendre dans la vie, on dirait un jeune loup qui vient d'avaler Biquette et qui n'en a que plus d'appétit, un jeune loup joyeux et avide, bien décidé à n'être plus jamais du côté des agneaux, des vaincus, des fauchés.

On a l'impression que pendant sept ans il est resté avec sa femme à piétiner devant une vitrine, une vitrine où la vie avait exposé le luxe, le confort et tous les symboles matériels de la réussite sociale.

D'un côté, il y avait la rue grise, qu'ils étaient destinés à suivre : lui, fils d'humbles retraités de la T.C.R.P. ; elle, modeste employée de banque. Il y avait leurs parents, honnêtes et usés au travail, et le petit pavillon de banlieue où papa bricolait le dimanche ; il y avait le sort commun à des millions et des millions de gens simples, qui n'ont pas beaucoup le temps de rêver et qui ne regardent en passant la vitrine illuminée que pour se dire : « Tout ça n'est pas pour nous. Pour nous les semelles usées, les repas sans viande et les jours monotones qui succèdent aux jours monotones, avec, au bout, la retraite. »

Mais Robert et Simone Lamoureux n'étaient pas de ces gens. Ils refusaient de circuler, de ne plus regarder à l'intérieur de la vitrine, ils voulaient de toutes leurs forces passer de l'autre côté. Ils sentaient vaguement qu'il y avait sûrement une porte par où on pouvait entrer, avec du courage, du travail et de la chance.

Cette porte, ils l'ont enfin franchie ensemble, après sept ans où ils se sont dit vingt fois qu'ils ne la trouveraient jamais. Maintenant, ça y est. Ils sont dans la vitrine. C'est toujours un petit peu moins beau quand on touche que quand on regarde, mais ce n'est pas mal tout de même.

Simone Lamoureux a décidé, à 13 ans, de n'épouser que son mari. Avec son beau visage buté et grave, elle n'a pas dû avoir trop de mal à le convaincre. Il n'était pas tout à fait comme les autres garçons du quartier. D'abord, il avait tout lu, il savait Molière par cœur et, le soir, au lieu de s'endormir sur son journal, il se plongeait dans les livres d'histoire. Ensuite, il possédait le sens inné de la qualité, le goût, le mépris du gros du médiocre. Et puis, il avait le don merveilleux de faire rire.

Zéro pour rire

Né dans un milieu plus aisé, il aurait probablement poussé ses études. Il dut se contenter de pousser celles-ci moins loin. Survint, pendant la guerre, moniteur d'enseignement primaire. Il a fait passer trois jours durant le certificat d'études à une série d'écoliers qui rapportaient des zéros à la maison chaque fois qu'ils riaient en regardant le « prof ».

C'est rare, d'ailleurs. Il décèle le rire comme il veut, quand il veut, et il n'est pas interdit de penser qu'il décèlera un jour, comme il le désire, l'émotion. Il y parvient presque avec la petite chanson qu'il a appelée *Histoire de roses*. Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il chante, il l'a écrit lui-même en composant d'un doigt, sur son piano, ce qui tient lieu de musique. Et, à 3 heures du matin, il réveille sa femme pour lui réciter le monologue qu'il vient de terminer.

C'est grâce à *Métro*, une chanson écrite à l'intention d'Yves Montand, qu'il a commencé sa carrière. Il rentrait de Colomb-Béchar, où il venait de passer deux ans comme comptable dans les Houillères. Il avait été aussi, entre autres petits métiers, observateur à l'O.N.M., cantonneur, et il n'en pouvait plus de croupir dans la médiocrité et les sales fins de mois, de voir sa femme épuisée, son gosse mal nourri. Pendant les soirées d'Afrique, il avait constaté qu'il savait distraire les copains avec les chansons qu'il composait. Alors un jour, après avoir « vasouillé », dit-il, pendant six mois, oscillant au bord de l'alcool, où l'on peut parfois retrouver les songes cassés, il passa devant une maison d'édition, hésita, entra. Dans le couloir, où il attendait d'être reçu, il rencontra le frère du chef d'orchestre Jacques Hélian, Georges.

Chemises et moto

Georges Hélian l'écouta, l'encouragea, lui donna quelques conseils judicieux, le trouva assez intéressant pour présenter *Métro* à Montand, qui l'accepta. Le compositeur Henri Bourtayre refit un peu la musique. Pour finir, Montand ne chanta pas *Métro*, mais Lamoureux avait attiré l'attention. Il fit des débuts timides, en janvier 49, dans une boîte de nuit, « L'Amiral ». Assise à une table, sa femme se répétait qu'elle avait confiance en lui, qu'il fallait qu'elle eût confiance en lui. Et puis, l'animateur du Central de la Chanson lui donna une chance.

— Si je changeais de nom ? se dit-il. Lamoureux, c'est peut-être un peu ridicule...

Mais, pour l'instant, personne ne s'intéressait à son nom ; pour l'instant, il fallait avoir le courage de chanter *Métro*.

Quand il monta sur l'estrade de cette salle bruyante où l'on n'était pas tendre pour les débutants, il voulut d'abord expliquer au public pourquoi il allait chanter, et il entreprit un petit laius. Un rire fusa... Allons, bon ! Est-ce qu'on allait l'emboîter ? Mais non, on riait parce qu'il était drôle, parce qu'il avait trouvé d'instinct ce ton de familiarité gentille, de confidence naïve, qui est devenu célèbre. La chanson ? Il la chanta aussi. Mais, le lendemain, il improvisait un laius deux fois plus long ; les spectateurs s'amusaient deux fois plus et Robert Lamoureux découvrait la joie prodigieuse de faire rire au moment où il le voulait, de posséder une salle et de la faire crier de plaisir : il avait trouvé son metier.

Avec les premiers cachets qu'il toucha, il s'habilla et il habilla sa femme : ils en étaient l'un et l'autre à leur dernière chemise. Et puis, il s'acheta une moto.

Quand il annonça un soir à ses parents qu'il allait toucher 3.000 francs par jour pour chanter au « Liberty's », ils furent presque choqués. Quoi ? 3.000 francs pour travailler vingt minutes ?

— Maintenant, dit-il, ils sont très bien habitués !...

Oui, ce sont des habitudes qu'on prend vite. Si « papa » n'est pas toujours content de retrouver dans les monologues de Robert ses petites manies et ses histoires de bricolage, « maman », elle, est très fière. Quand « ça bonne », elle ne dit rien, et pour cause : elle n'a jamais existé.

Quand, pour s'identifier encore un peu plus avec ses auditeurs, il raconte que sa belle-mère l'embête, il invente aussi un petit peu. Sa belle-mère, il l'adore, et c'est réciproque. Il la voit d'ailleurs tous les jours, puisque c'est chez elle qu'habite « le môme », son fils Jean-Louis. Pourtant, quand il acheté sa dernière voiture, la brave dame a cru qu'il était devenu fou et a vivement engagé sa fille à le quitter sans tarder.

Maintenant, elle leur cherche une petite maison ; elle revient en disant :

« J'ai vu quelque chose de très genil pour 8 millions... »

Et quand il répond : « 7 millions, c'est beaucoup trop ! », elle s'étonne.

En se trouvant brusquement délivrés des soucis d'argent, les Lamoureux ont fait une découverte : c'est que lorsqu'on a la peine de quoi manger les désirs sont si vains qu'on ne désire plus rien. Mais que lorsqu'on est riche on ne l'est jamais assez pour acheter tout ce que l'on désire.

— Ben quoi ? dit-il à sa femme, lorsqu'elle se plaint de ne pas avoir une maison bien à eux. On n'est pas bien dans l'appartement ? Tu n'es pas contente d'avoir une salle de bains ?

— Si, dit-elle, bien sûr. Mais ce n'est pas chez nous.

Elle rêve de meubles, de tapis, de frigidaires. Lui a la passion des voitures et des beaux livres. Alors, on achète d'abord ce qu'il aime, lui, bien sûr.

Rien que des vittel-cassis

Elle rêve aussi — elle ose à peine le dire — de travailler ! Pourtant, l'a-t-elle assez souhaité, ce jour où elle pourrait quitter son emploi à la banque, se lever un peu plus tard le matin ! Mais, passée la première joie, elle se sent découvrée et comme inutile. Si Robert voulait... Mais Robert ne veut pas. Il a assez souffert de voir trimer et rapporter à la maison plus d'argent que lui, il a trop attendu ce jour où il pourrait enfin dire à la petite Simone de son enfance :

— Tu n'as plus besoin de travailler...

Lui, par contre, travaille plus que jamais. Il écrit, il compose ses émissions de Radio et les enregistre, il répète, il tourne, il joue et, en sortant de l'A.B.C., il courait aux « Trois Baudets » pour faire son numéro ; il est nerveux, bondissant, tendu, affamé, dévoré, nerveux comme un cavalier qui a maté un cheval difficile ; il a des cernes plein ses yeux bleus, de l'argent plein ses poches, de l'espoir plein le cœur.

Il ne s'autorise plus jamais la moindre goutte d'alcool, et, même dans les boîtes de nuit, qu'il connaît toutes et qu'il adore, il commande un Vittel-cassis.

Et puis, en sortant, il monte dans sa belle voiture luisante, sa femme s'assied à côté de lui, et ils roulent longtemps, sur les routes nocturnes. Ils évoquent les jours sombres d'autrefois, ils parlent de l'avenir, ils se font du mauvais sang pour Jean-Louis, qui est délicat, ou bien ils se taisent, tout simplement, comme on peut se taire à deux, dans l'ombre de la nuit.

F. D. vous offre ce DON

... ET N'OUBLIE PAS, QUAND TU PARLES DE TA MÈRE, QU'IL S'AGIT DE MA FEMME...

(Dessin de DON.)

Maryse MARTIN : " Le pis, c'est que c'est moi la plus vache ! "

SUR le document que nous publions ci-dessus, on peut reconnaître, à droite, Maryse Martin et, à gauche, une vache bien de chez nous. Maryse Martin, dont les auditeurs de la Radio apprécient l'accent du Berry, devait prêter sa voix si savoureuse à la vache « Yolande », l'héroïne d'un film auquel elle a donné son nom.

— Les vaches, disait Maryse Martin, ce me connaît. D'abord, je sais les traire...

Mais, après différents enregistrements et signature d'un contrat, son organe fut jugé impropre par les producteurs du film. On lui préféra Mlle Lita Recio qui, jusqu'à présent, n'avait double que des vedettes étrangères.

Maryse Martin s'est estimée lésée et réclame 300.000 francs de dommages et intérêts devant la 3e chambre civile.

— Je pouvais très bien faire la vache, dit-elle. Elle avait eu l'accent morvandiau. Tandis que maintenant, elle parlera comme vous et moi...

PUBLICITE FRANCE DIMANCHE
REGIE-PRESSE
75, Champs-Elysées.
BAL. 12-91 et la suite.

SPECTACLES DE PARIS SPECTACLES DE PARIS

A.B.C.
A PARTIR DU 10 MARS
EDITH PIAF
joue et chante
LA P'TITE LILI
Comédie musicale en 2 actes
de M. ACHARD Musique de M. MONNOT
avec une troupe formidable
et
ROBERT LAMOUREUX

CINÉMA D'ESSAI
(27, avenue des Ternes)
Tendre et merveilleux
vous aimerez
LE DERNIER FILM DE
ROBERTO ROSSELLINI
ONZE FIORETTI DE FRANÇOIS D'ASSISE
LONDON FILMS
Films Sonores

Le prodigieux documentaire en technicolor « CONGO, SPLENDEUR SAUVAGE », qui passe en complément du programme de « MELODY COCKTAIL », de MARI JURNEY, au MARIGNAN et au MARIVAUX, a été réalisé par Armand DENIS et Lewis COTLOW, lors de leur grande expédition au Kenya.

NICOLE MAUREY est sensationnelle dans le « Journal d'un Curé de campagne », le grand film français qui vient de sortir au Madeleine et au Biarritz.

C'est le film de George STEVENS, « A PLACE IN THE SUN », que Paramount a choisi pour présenter au Festival de Cannes.

Ce film, le premier réalisé et produit par George STEVENS pour le compte de cette société est tiré d'un des plus célèbres romans de Théodore DREISER, « AN AMERICAN TRAGEDY » qui avait déjà porté à l'écran au début du parlant, mais que seuls qu'ques initiés ont pu voir à l'époque où ils étaient. Il n'a été projeté qu'en version originale dans une ou deux salles parisiennes.

Sommes-nous à l'aurore d'un monde merveilleux ou au bord du cataclysme ? Vous le saurez en allant voir : « LA VIE COMMENCE DEMAIN » Le film incomparable de Nicole Vedrès en exclusivité AU PALACE 8, Faubg Montmartre, 8

Jeanne FUSIER-GIR, inenarrable de drôlerie, remporte un vif succès personnel dans LE DON D'ADELE, qui atteint la 400e à la COMÉDIE-WAGRAM.

Le COMPLEXE de PHILEMON
100e
Le GRAND SUCCES du TH. MONTPARNASSE

Le THEATRE DES TROIS BAUDETS annonce qu'à partir du lundi 12 décembre, il donnera une matinée à 16 h., tous les lundis, de son grand succès « SANS ISSUE », avec Robert LAMOUREUX. Relâche hebdomadaire le mardi.

Cabarets Dancings

AIGLON 11, r. de Berri - BAL 44-32 Tha dansant - Cabaret
NOCTURNE FOLIE 31 « Nouvelle Revue 1951 MANUEL PIZARRO et sa grande formation
AMIRAL SNOBISME (6e mois), 4, r. Ars.-Houssaye. BAL. 56-66
BONG-LAI Dîners-Attr. Soupers, Cuis. chin. et int. ELY. 86-18
YAÑA GANI, 68 r.P.-Charron. Ely. 05-18
CARROLL'S 36, r. de Ponthieu Ch. frede. Ely.46-60
Chez Gilles 54 r. de l'Ouest DES 53-39 « Dîner-Spectacle à 4 h. » avec la Compagnie GRENIER-MUSSENOT Mathilde CASADESUS - Les 4 BARBUS - SETY La Compagnie ITALIENNE - NADIA NOVA - GILLES
LIBERTY'S Tri. 87.42. Charpini, Marg. Deval, Diners
Mme ARTHUR 75, r. des Martyrs
MODEST et FERDY 26, r. Fontaine
O'DETT Guignol 51, r. Diners, 6, r. A.-Houssaye. ELY. 63-12
PLANTATION Labac Caraïbe, 13, bd Edg.-Quinet
POTOFOU 20, r. Cujas. Ode.89-21 Duvalois et M. Emer
PUERTA del SOL 52, P.-Charon
SCHUBERT 134, bd Montparnasse 20 à 2 h. Dîner-danse
ZODIAC L'animat. Michel Luck, et Tamara, de la Radio 3, Bd Bonne-Nouvelle. Mo Strasb.-St-D.
SUZY SOLIDOR-G.A. MARTIN aux dîners à 1.500 fr., vin compris du Club de l'Opéra, 19, r. Joubert, TRI. 88-08.

Restaurants

PETROGRAD Son amb. russe Ses dîners-spect. Orch., 1, r. Pierre-le-Grand. CAR. 41.17
TOURISTE Pte Maillot. B. table Spect. Orch. BuDO

GRIPPE
Etouffer-la dans l'œuf !
EFFICACE contre : TOUX RHUME GRIPPE BRONCHITE simple CATARRHE
Aux premiers éternuements ou picotements de la gorge, essayez le SIROP RAMI. Quelques cuillerées de SIROP RAMI calment rapidement l'irritation de la gorge et aident à combattre une enrouée grippe. Depuis près d'un demi-siècle, le SIROP RAMI a soulagé des malades de plus en plus nombreux grâce à son excellente formule de base. Par son goût si agréable, le SIROP RAMI plaît aux petits comme aux grands. Ayez toujours du SIROP RAMI sous la main Vos 390-P. 22098
SIROP RAMI CONTRE LA TOUX
TOUTES PHARMACIES

Une barbe DOUCE FACILE CONFORTABLE
CRÈME à RASER PALMOLIVE
PALMOLIVE